« Male gaze » et « female gaze » : des notions à (dé)construire

Les notions de *« male gaze »* et de *« female gaze »* sont devenues populaires, sans qu'on sache toujours à quoi elles renvoient. Dans l'art, ces mécanismes du regard n'ont de cesse de nourrir les débats. Analyse.

PAR KATIA YEZLI

L'exposition « Lost and Found » d'Elsa & Johanna au Centre photographique Marseille en 2015.

© CPM / Safaa Belghazali.

Donna Gottschalk, *Jill, President Street, Brooklyn, New York,* 1968.

Courtesy de l'artiste et de Marcelle Alix, Paris © Donna Gottschalk.

Ci-dessous : Valentine Franc et Laura Mulvey lors d'une rencontre à Paris en juin 2025.

© Léa Guintrand.

Dans l'obscurité, une succession de plans rapprochés fragmente le corps stylisé d'une femme, projeté sur grand écran. C'est une des facettes du langage visuel construit par le cinéma classique hollywoodien, qui objectifie le corps des femmes en le morcelant, visant à satisfaire la *« pulsion voyeuriste »* et *« fétichiste »* de l'homme spectateur, dont le regard s'aligne avec celui du réalisateur et du protagoniste à l'écran. Dans « Plaisir visuel et cinéma narratif », un texte fondateur paru en 1975, la critique et réalisatrice de cinéma Laura Mulvey a ainsi théorisé la notion de *« male gaze »* (regard masculin), à l'aune d'un *« ordre patriarcal dominant »*, dans la continuité d'une tradition féministe, qui considère le corps de la femme et son image comme lieux fondamentaux de lutte, pointant une inégalité entre un sujet actif masculin (regardant) et un objet passif féminin (regardé).

« À l'époque, cet essai a été un énorme pavé dans la mare, rappelle l'artiste-chercheuse Valentine Franc, qui a organisé une rencontre avec la théoricienne au printemps dernier à Paris. *Il démontre que la construction des films, des plans, des récits est loin d'être neutre ou anodine. Et nous aide à démonter les mécanismes du regard, à questionner la place du spectateur*

L'exposition « Nous autres. Donna Gottschalk et Hélène Giannecchini avec Carla Williams » au BAL en 2025.

© Marc Domage.

« S'attaquer à ces représentations pour ce qu'elles sont et analyser comment elles sont construites est une manière de se réapproprier ces images et de reprendre un certain pouvoir dessus. »

VALENTINE FRANC, ARTISTE-CHERCHEUSE.

© Léa Guintrand.

et de la spectatrice. Ce sont encore des outils importants pour déconstruire les images et se les approprier. »

Le recours à la notion de *male gaze* s'est généralisé à toutes les productions visuelles, qu'elles soient artistiques ou commerciales, le plus souvent pour signifier la façon dont la femme est réduite à un objet de désir, sans réelle agentivité ou subjectivité propres. Elle recouvre la tradition très ancienne de domination du regard masculin dans la culture visuelle, comme le souligne notamment le critique d'art John Berger, qui retrace cette continuité depuis la tradition du nu dans l'art européen jusqu'aux images publicitaires contemporaines.

Des notions galvaudées ?

En guise de réponse critique à ce regard dominateur, le terme instable de *« female gaze »* (regard féminin) s'est imposé, notamment à la suite du mouvement #MeToo, au risque parfois, selon certains détracteurs, de produire une forme d'essentialisation des identités et de reconduire une vision binaire et rigide des genres. « Male gaze *et* female gaze *sont devenus quelque peu galvaudés, brandis à toutes les sauces »*, regrette Valentine Franc. Elle enseigne dans une école d'art où, avec ses étudiantes et étudiants, elle s'interroge sur la façon de se positionner face aux images : *« L'objectif principal est de s'attaquer à ces représentations pour ce qu'elles sont et d'analyser comment elles sont construites. C'est une manière de se réapproprier ces images et de reprendre un certain pouvoir dessus. »* Dans un projet en cours, Valentine Franc utilise notamment des archives tirées de « woman's films » hollywoodiens des années 1940 (genre centré sur des récits de vies de femmes stéréotypées, *ndlr*), où des femmes sont systématiquement cadrées depuis l'extérieur d'une fenêtre, motif récurrent de l'enfermement dans l'espace domestique.

Dans le domaine de l'art, Laura Mulvey consacre une analyse aux séries photographiques de l'artiste américaine Cindy Sherman dans son ouvrage *Fétichisme et curiosité* (paru en 1996 et traduit en français aux éditions Brook, 2019).

En particulier, celles réalisées entre les années 1970 et 1990, fortement imprégnées de l'univers du cinéma classique hollywoodien. Elle explique qu'en assumant, dans un jeu de miroir, à la fois les rôles d'artiste et de modèle, de sujet et d'objet, Cindy Sherman complexifie et met à jour les mécanismes du regard voyeuriste et fétichiste, mais aussi les mascarades de la féminité, en les performant et les « re-représentant » à travers différentes figures archétypales qui hantent l'inconscient collectif. L'artiste a fait de nombreuses émules jusqu'aux plus jeunes générations, avec notamment le duo Elsa & Johanna, qui jouent sur l'imaginaire collectif et la construction

Cindy Sherman, *Untitled Film Still #15*, 1978.

© Cindy Sherman.

Lotte Laserstein, ***Moi et mon modèle,*** 1929-1930 dans l'exposition « Close-Up » à la Fondation Beyeler à Bâle, en 2021.
Photo : Mark Niedermann.

« Le portrait de femmes est un genre d'autant plus significatif, qu'il leur a permis de se révéler en tant qu'individus. »
THEODORA VISCHER, CONSERVATRICE EN CHEFFE À LA FONDATION BEYELER, BÂLE.

d'identités multiples, dont les œuvres sont visibles dans l'exposition « Lost and Found » au Centre photographique Marseille, jusqu'au 8 novembre.

Renouveler les regards

Auparavant, des femmes artistes ont contribué à renouveler les regards et les représentations en termes de genre. Theodora Vischer, conservatrice en cheffe à la Fondation Beyeler, près de Bâle, a étudié cette question dans l'exposition « Close-Up » en 2021, à travers les œuvres de huit femmes, notamment Berthe Morisot, Lotte Laserstein, Alice Neel, ou encore Elizabeth Peyton. Elle s'est intéressée à la façon dont *« l'univers des femmes artistes s'est exprimé dans leurs choix de modèles, les autoportraits et portraits de femmes ayant conservé un attrait particulier (par-delà les générations). C'est un genre d'autant plus significatif, qu'il leur a permis de se révéler en tant qu'individus ».* En creux, la notion de *« male gaze »* suppose par ailleurs d'autres formes de domination, des angles morts, dans la mesure où il s'agit d'un regard hétéronormé et blanc, qui a longtemps minorisé ou invisibilisé certains vécus, notamment des personnes queers ou racisées. Des artistes et des photographes femmes ou non-binaires ont contribué, dans différents registres, à aborder ces questions et à renverser le regard en partant des marges (de genre, de sexualité, de race). Les photographes américaines Nan Goldin et Donna Gottschalk (à voir jusqu'au 16 novembre au BAL à Paris) ont fait de leur entourage proche les sujets de représentations de l'intime. La Sud-Africaine Zanele Muholi et l'Américaine Lorna Simpson explorent quant à elles l'image de la femme noire, fétichisée, à l'intersection des regards dominants, tout comme Carrie Mae Weems, qui dans ses autoportraits affirme sa présence dans les lieux de l'hégémonie blanche, en particulier le musée. Ou encore les Britanniques Sonia Boyce et Lubaina Himid (qui représentera le Royaume-Uni à la biennale de Venise en 2026), qui dans leurs films et peintures, insèrent les corps noirs dans des représentations et des pratiques collectives, à rebours d'un regard univoque.

Carrie Mae Weems, ***Sans titre (Man Smoking)*** de la série « Kitchen Table », 1990.
© Brooklyn Museum / Caroline A.L. Pratt Fund / Bridgeman Images.

Elsa & Johanna, ***Séquence Les robes de fête n°2,*** 2024.
© Elsa & Johanna.